

DISPOSITIF POUR LA CLASSE

Apprendre à étayer avec des indices textuels une hypothèse de lecture en classe de 3ème

Texte donné à lire

- Ils attaquent !

Gilbert et moi avons bondi ensemble, assourdis. Nos mains aveugles cherchent le fusil et arrachent la toile de tente qui bouche l'entrée.

- Ils sont dans le chemin creux !

Le cimetière hurle de grenades, flambe, crépite. C'est comme une folie de flammes et de fracas qui brusquement éclate dans la nuit. Tout tire. On ne sait rien, on n'a pas d'ordres : ils attaquent, ils sont dans le chemin, c'est tout...

Un homme passe en courant devant notre trou et s'abat, comme s'il avait buté. D'autres ombres passent, courent, avancent, se replient. D'une chapelle ruinée, les fusées rouges jaillissent, appelant le barrage. Puis le jour semble naître d'un coup ; de grandes étoiles blafardes crèvent au-dessus de nous, et, comme à la lueur d'un phare, on voit naître des fantômes, qui galopent entre les croix. Des grenades éclatent, lancées de partout. Une mitrailleuse glisse sous une dalle, comme un serpent, et se met à tirer, au tir rapide, fauchant les ruines.

- Ils sont dans le chemin, répètent les voix.

Et, aplatis contre le talus, des hommes lancent toujours des grenades, sans s'arrêter, de l'autre côté du mur. Par-dessus le parapet, sans viser, les hommes tirent. Toutes les tombes se sont ouvertes, tous les morts se sont dressés, et, encore aveuglés, ils tuent de la nuit ou des hommes.

Cela pue la poudre. Les fusées qui s'épanouissent font courir des ombres fantastiques sur le cimetière ensorcelé. Près de moi, Maroux, en se cachant la tête, tire entre deux sacs dont la terre s'écoule. Un homme se tord dans les gravats, comme un ver qu'on a coupé d'un coup de bêche. Et d'autres fusées rouges montent encore, semblant crier : « Barrage ! Barrage ! »

Les torpilles tombent, par volées, défonçant les marbres. Elles arrivent par salves, et c'est comme un tonnerre qui rebondirait cinq fois.

- Tirez ! Tirez ! hurle Ricordeau qu'on ne voit pas.

Abasourdis, hébétés, on recharge le lebel qui brûle. Demachy, sa musette déjà vide, a ramassé les grenades d'un copain tombé et les lance, avec un grand geste de frondeur. Dans le fracas, on entend des cris, des plaintes, sans y prendre garde. Il y en a certainement qui sont ensevelis. Un instant, les fusées découvrent un grand mort, couché sur une dalle, tout en long, comme un homme de pierre.

En rafale, notre barrage arrive enfin, et une haie rouge de fusants crève la nuit, en tonnant. Les obus se suivent, mêlant leurs aiguillées, et cela forge une haie de fer au-dessus de nous. Percutants et fusants se plantent furieusement devant nos lignes, barrant la route, et, empanaché de fumée, claquant d'obus, le cimetière semble vomir des flammes. D'un parapet à l'autre, les hommes courent sans savoir, trébuchant, se poussant. Beaucoup culbutent, la tête lourde, les reins pliés, et les tombent en vomissant toujours d'autres, dont les shrapnells et les fusants découvrent les silhouettes traquées.

Au centre, devant le saint impassible, les torpilles piochent, hachant les soldats sous les dalles, écrasant les blessés au pied des croix. Dans les tombes, sur les gravats, cela geint, cela se traîne. Quelqu'un s'abat près de moi et me saisit furieusement la jambe, en râlant.

Les coups précipités nous cognent sur la nuque. Cela tombe si près qu'on chavire, aveuglé d'éclatements. Nos obus et les leurs se joignent en hurlant. On ne voit plus, on ne sait plus. Du rouge, de la fumée, des fracas...

Quoi, est-ce leur 88, ou notre 75 qui tire trop court ? ... Cette meute de feu nous cerne. Les croix broyées nous criblent d'éclats sifflants... Les torpilles, les grenades, les obus, les tombes même éclatent. Tout saute, c'est un volcan qui crève. La nuit en éruption va nous écraser tous...

Au secours ! Au secours ! On assassine des hommes !

Roland DORGELES, *Les Croix de bois*, 1919

VOCABULAIRE SPECIFIQUE NECESSAIRE A LA COMPREHENSION GLOBALE

Barrage : on appelle « tir de barrage » un feu particulièrement nourri.

Lebel : fusil de l'armée française.

Musette : sac porté en bandoulière.

Fusants : obus qui éclatent avant de toucher le sol.

Percutants : obus qui explosent au contact d'une cible.

Shrapnells : obus remplis de balles.

88, 75 : calibres d'obus.

Texte Version 1

- Ils **attaquent** !

Gilbert et moi avons bondi ensemble, assourdis. Nos mains aveugles cherchent le fusil et arrachent la toile de tente qui bouche l'entrée.

- Ils sont dans le chemin creux !

Le cimetière hurle de grenades, flambe, crépite. C'est comme une folie de flammes et de fracas qui brusquement éclate dans la nuit. Tout tire. On ne sait rien, on n'a pas d'ordres : ils **attaquent**, ils sont dans le chemin, c'est tout...

Un homme passe en courant devant notre trou et s'abat, comme s'il avait buté. D'autres ombres passent, courent, avancent, se replient. D'une chapelle ruinée, les fusées rouges jaillissent, appelant le barrage. Puis le jour semble naître d'un coup ; de grandes étoiles blafardes crèvent au-dessus de nous, et, comme à la lueur d'un phare, on voit naître des fantômes, qui galopent entre les croix. Des grenades éclatent, lancées de partout. Une mitrailleuse glisse sous une dalle, comme un serpent, et se met à tirer, au tir rapide, fauchant les ruines.

- Ils sont dans le chemin, répètent les voix.

Et, aplatis contre le talus, des hommes lancent toujours des grenades, sans s'arrêter, de l'autre côté du mur. Par-dessus le parapet, sans viser, les hommes tirent. Toutes les tombes se sont ouvertes, tous les morts se sont dressés, et, encore aveuglés, ils tuent de la nuit ou des hommes.

Cela **pue** la poudre. Les fusées qui s'épanouissent font courir des ombres fantastiques sur le cimetière ensorcelé. Près de moi, Maroux, en se cachant la tête, tire entre deux sacs dont la terre s'écoule. Un homme se tord dans les gravats, comme un ver qu'on a coupé d'un coup de bêche. Et d'autres fusées rouges montent encore, semblant crier : « Barrage ! Barrage ! »

Les torpilles tombent, par volées, défonçant les marbres. Elles arrivent par salves, et c'est comme un tonnerre qui rebondirait cinq fois.

- Tirez ! Tirez ! hurle Ricordeau qu'on ne voit pas.

Abasourdis, hébétés, on recharge le lebel qui brûle. Demachy, sa musette déjà vide, a ramassé les grenades d'un copain tombé et les lance, avec un grand geste de frondeur. Dans le fracas, on entend des cris, des plaintes, sans y prendre garde. Il y en a certainement qui sont ensevelis. Un instant, les fusées **découvrent** un grand mort, couché sur une dalle, tout en long, comme un homme de pierre.

En rafale, notre barrage arrive enfin, et une haie rouge de fusants crève la nuit, en tonnant. Les obus se suivent, mêlant leurs aiguillées, et cela forge une haie de fer au-dessus de nous. Percutants et fusants se plantent furieusement devant nos lignes, barrant la route, et, empanaché de fumée, claquant d'obus, le cimetière semble vomir des flammes. D'un parapet à l'autre, les hommes courent sans savoir, trébuchant, se poussant. Beaucoup culbutent, la tête lourde, les reins pliés, et les tombent en vomissent toujours d'autres, dont les shrapnells et les fusants découvrent les silhouettes traquées.

Au centre, devant le saint impassible, les torpilles piochent, hachant les soldats sous les dalles, écrasant les blessés au pied des croix. Dans les tombes, sur les gravats, cela geint, cela se traîne. Quelqu'un s'abat près de moi et me saisit furieusement la jambe, en râlant.

Les coups précipités nous cognent sur la nuque. Cela tombe si près qu'on chavire, aveuglé d'éclatements. Nos obus et les leurs se joignent en hurlant. On ne voit plus, on ne sait plus. Du rouge, de la fumée, des fracas...

Quoi, est-ce leur 88, ou notre 75 qui tire trop court ? ... Cette meute de feu nous cerne. Les croix broyées nous criblent d'éclats sifflants... Les torpilles, les grenades, les obus, les tombes même éclatent. Tout saute, c'est un volcan qui crève. La nuit en éruption va nous écraser tous...

Au secours ! Au secours ! On **assassine** des hommes !

Roland DORGELES, *Les Croix de bois*, 1919

Texte Version 2

- Ils attaquent !

Gilbert et moi avons bondi ensemble, assourdis. Nos mains aveugles cherchent le fusil et arrachent la toile de tente qui bouche l'entrée.

- Ils sont dans le chemin creux !

Le cimetière hurle de grenades, flambe, crépite. C'est comme une folie de flammes et de fracas qui brusquement éclate dans la nuit. Tout tire. On ne sait rien, on n'a pas d'ordres : ils attaquent, ils sont dans le chemin, c'est tout...

Un homme passe en courant devant notre trou et s'abat, comme s'il avait buté. D'autres ombres passent, courent, avancent, se replient. D'une chapelle ruinée, **les fusées rouges** jaillissent, appelant le barrage. Puis le jour semble naître d'un coup ; de grandes étoiles blafardes crèvent au-dessus de nous, et, comme à la lueur d'un phare, on voit naître des fantômes, qui galopent entre les croix. Des grenades éclatent, lancées de partout. Une mitrailleuse glisse sous une dalle, comme un serpent, et se met à tirer, au tir rapide, fauchant les ruines.

- Ils sont dans le chemin, répètent les voix.

Et, aplatis contre le talus, des hommes lancent toujours des grenades, sans s'arrêter, de l'autre côté du mur. Par-dessus le parapet, sans viser, les hommes tirent. Toutes les tombes se sont ouvertes, tous les morts se sont dressés, et, encore aveuglés, ils tuent de la nuit ou des hommes.

Cela pue la poudre. Les fusées qui s'épanouissent font courir des ombres fantastiques sur le cimetière ensorcelé. Près de moi, Maroux, en se cachant la tête, tire entre deux sacs dont la terre s'écoule. **Un homme** se tord dans les gravats, comme un ver qu'on a coupé d'un coup de bêche. Et d'autres fusées rouges montent encore, semblant crier : « Barrage ! Barrage ! »

Les torpilles tombent, par volées, défonçant les marbres. Elles arrivent par salves, et c'est comme un tonnerre qui rebondirait cinq fois.

- Tirez ! Tirez ! hurle Ricordeau qu'on ne voit pas.

Abasourdis, hébétés, on recharge le lebel qui brûle. Demachy, sa musette déjà vide, a ramassé les grenades d'un copain tombé et les lance, avec un grand geste de frondeur. Dans le fracas, **on** entend des cris, des plaintes, sans y prendre garde. Il y en a certainement qui sont ensevelis. Un instant, les fusées découvrent un grand mort, couché sur une dalle, tout en long, comme un homme de pierre.

En rafale, notre barrage arrive enfin, et une haie rouge de fusants crève la nuit, en tonnant. Les obus se suivent, mêlant leurs aiguillées, et cela forge une haie de fer au-dessus de nous. Percutants et fusants se plantent furieusement devant nos lignes, barrant la route, et, empanaché de fumée, claquant d'obus, le cimetière semble vomir des flammes. D'un parapet à l'autre, les hommes courent sans savoir, trébuchant, se poussant. Beaucoup culbutent, la tête lourde, les reins pliés, et les tombent en vomissant toujours d'autres, dont les shrapnells et les fusants découvrent les silhouettes traquées.

Au centre, devant le saint impassible, les torpilles piochent, hachant les soldats sous les dalles, écrasant les blessés au pied des croix. Dans les tombes, sur les gravats, **cela** geint, cela se traîne. **Quelqu'un** s'abat près de moi et me saisit furieusement la jambe, en râlant.

Les coups précipités nous cognent sur la nuque. Cela tombe si près qu'on chavire, aveuglé d'éclatements. Nos obus et les leurs se joignent en hurlant. On ne voit plus, on ne sait plus. Du rouge, de la fumée, des fracas...

Quoi, est-ce leur 88, ou notre 75 qui tire trop court ? ... Cette meute de feu nous cerne. Les croix broyées nous criblent d'éclats sifflants... Les torpilles, les grenades, les obus, les tombes même éclatent. Tout saute, c'est un volcan qui crève. La nuit en éruption va nous écraser tous...

Au secours ! Au secours ! On assassine des hommes !

Roland DORGELES, *Les Croix de bois*, 1919

Texte Version 3

- Ils attaquent !

Gilbert et moi avons bondi ensemble, assourdis. Nos mains aveugles cherchent le fusil et arrachent la toile de tente qui bouche l'entrée.

- Ils sont dans le chemin creux !

Le cimetière hurle de grenades, flambe, crépite. C'est comme une folie de flammes et de fracas qui brusquement éclate dans la nuit. Tout tire. **On** ne sait rien, on n'a pas d'ordres : ils attaquent, ils sont dans le chemin, c'est tout...

Un homme passe en courant devant notre trou et s'abat, comme s'il avait buté. D'autres ombres passent, courent, avancent, se replient. D'une chapelle ruinée, les fusées rouges jaillissent, appelant le barrage. Puis le jour semble naître d'un coup ; de grandes étoiles blafardes crèvent au-dessus de nous, et, comme à la lueur d'un phare, **on** voit naître des fantômes, qui galopent entre les croix. Des grenades éclatent, lancées de partout. Une mitrailleuse glisse sous une dalle, comme un serpent, et se met à tirer, au tir rapide, fauchant les ruines.

- Ils sont dans le chemin, répètent les voix.

Et, aplatis contre le talus, des hommes lancent toujours des grenades, sans s'arrêter, de l'autre côté du mur. Par-dessus le parapet, sans viser, les hommes tirent. Toutes les tombes se sont ouvertes, tous les morts se sont dressés, et, encore aveuglés, ils tuent de la nuit ou des hommes.

Cela pue la poudre. Les fusées qui s'épanouissent font courir des ombres fantastiques sur le cimetière ensorcelé. Près de moi, Maroux, en se cachant la tête, tire entre deux sacs dont la terre s'écoule. Un homme se tord dans les gravats, comme un ver qu'on a coupé d'un coup de bêche. Et d'autres fusées rouges montent encore, semblant crier : « Barrage ! Barrage ! »

Les torpilles tombent, par volées, défonçant les marbres. Elles arrivent par salves, et c'est comme un tonnerre qui rebondirait cinq fois.

- Tirez ! Tirez ! hurle Ricordeau qu'on ne voit pas.

Abasourdis, hébétés, on recharge le lebel qui brûle. Demachy, sa musette déjà vide, a ramassé les grenades d'un copain tombé et les lance, avec un grand geste de frondeur. Dans le fracas, **on** entend des cris, des plaintes, sans y prendre garde. Il y en a certainement qui sont ensevelis. Un instant, les fusées découvrent un grand mort, couché sur une dalle, tout en long, comme un homme de pierre.

En rafale, notre barrage arrive enfin, et une haie rouge de fusants crève la nuit, en tonnant. Les obus se suivent, mêlant leurs aiguillées, et cela forge une haie de fer au-dessus de nous. Percutants et fusants se plantent furieusement devant nos lignes, barrant la route, et, empanaché de fumée, claquant d'obus, le cimetière semble vomir des flammes. D'un parapet à l'autre, les hommes courent sans savoir, trébuchant, se poussant. Beaucoup culbutent, la tête lourde, les reins pliés, et les tombent en vomissant toujours d'autres, dont les shrapnells et les fusants découvrent les silhouettes traquées.

Au centre, devant le saint impassible, les torpilles piochent, hachant les soldats sous les dalles, écrasant les blessés au pied des croix. Dans les tombes, sur les gravats, cela geint, cela se traîne. Quelqu'un s'abat près de moi et me saisit furieusement la jambe, en râlant.

Les coups précipités nous cognent sur la nuque. Cela tombe si près qu'on chavire, aveuglé d'éclatements. Nos obus et les leurs se joignent en hurlant. **On** ne voit plus, on ne sait plus. Du rouge, de la fumée, des fracas...

Quoi, est-ce leur 88, ou notre 75 qui tire trop court ? ... Cette meute de feu nous cerne. Les croix broyées nous criblent d'éclats sifflants... Les torpilles, les grenades, les obus, les tombes même éclatent. Tout saute, c'est un volcan qui crève. La nuit en éruption va nous écraser tous...

Au secours ! Au secours ! **On** assassine des hommes !

Roland DORGELES, *Les Croix de bois*, 1919

Texte Version 4

- Ils attaquent !

Gilbert et moi avons bondi ensemble, assourdis. Nos mains aveugles cherchent le fusil et arrachent la toile de tente qui bouche l'entrée.

- Ils sont dans le chemin creux !

Le cimetière hurle de grenades, flambe, crépite. C'est comme une folie de flammes et de fracas qui brusquement éclate dans la nuit. Tout tire. On ne sait rien, on n'a pas d'ordres : ils attaquent, ils sont dans le chemin, c'est tout...

Un homme passe en courant devant notre trou et s'abat, comme s'il avait buté. D'autres ombres passent, courent, avancent, se replient. D'une chapelle ruinée, les fusées rouges jaillissent, appelant le barrage. Puis le jour semble naître d'un coup ; de grandes étoiles blafardes crèvent au-dessus de nous, et, comme à la lueur d'un phare, on voit naître des fantômes, qui galopent entre les croix. Des grenades éclatent, lancées de partout. **Une**

mitrailleuse glisse sous une dalle, comme un serpent, et se met à tirer, au tir rapide, fauchant les ruines.

- Ils sont dans le chemin, répètent les voix.

Et, aplatis contre le talus, des hommes lancent toujours des grenades, sans s'arrêter, de l'autre côté du mur. Par-dessus le parapet, sans viser, les hommes tirent. Toutes les tombes se sont ouvertes, tous les morts se sont dressés, et, encore aveuglés, ils tuent de la nuit ou des hommes.

Cela pue la poudre. Les fusées qui s'épanouissent font courir des ombres fantastiques sur le cimetière ensorcelé. Près de moi, Maroux, en se cachant la tête, tire entre deux sacs dont la terre s'écoule. Un homme se tord dans les gravats, comme un ver qu'on a coupé d'un coup de bêche. Et d'autres fusées rouges montent encore, semblant crier : « Barrage ! Barrage ! »

Les torpilles tombent, par volées, défonçant les marbres. Elles arrivent par salves, et c'est comme un tonnerre qui rebondirait cinq fois.

- Tirez ! Tirez ! hurle Ricordeau qu'on ne voit pas.

Abasourdis, hébétés, on recharge le lebel qui brûle. Demachy, sa musette déjà vide, a ramassé les grenades d'un copain tombé et les lance, avec un grand geste de frondeur. Dans le fracas, on entend des cris, des plaintes, sans y prendre garde. Il y en a certainement qui sont ensevelis. Un instant, les fusées découvrent un grand mort, couché sur une dalle, tout en long, comme un homme de pierre.

En rafale, notre barrage arrive enfin, et une haie rouge de fusants crève la nuit, en tonnant. Les obus se suivent, mêlant leurs aiguillées, et cela forge une haie de fer au-dessus de nous. Percutants et fusants se plantent furieusement devant nos lignes, barrant la route, et, empanaché de fumée, claquant d'obus, le cimetière semble vomir des flammes. D'un parapet à l'autre, les hommes courent sans savoir, trébuchant, se poussant. Beaucoup culbutent, la tête lourde, les reins pliés, et les tombent en vomissant toujours d'autres, dont les shrapnells et les fusants découvrent les silhouettes traquées.

Au centre, devant le saint impassible, les torpilles piochent, hachant les soldats sous les dalles, écrasant les blessés au pied des croix. Dans les tombes, sur les gravats, cela geint, cela se traîne. Quelqu'un s'abat près de moi et me saisit furieusement la jambe, en râlant.

Les coups précipités nous cognent sur la nuque. Cela tombe si près qu'on chavire, aveuglé d'éclatements. Nos obus et les leurs se joignent en hurlant. On ne voit plus, on ne sait plus. Du rouge, de la fumée, des fracas...

Quoi, est-ce leur 88, ou notre 75 qui tire trop court ? ... Cette meute de feu nous cerne. Les croix broyées nous criblent d'éclats sifflants... Les torpilles, les grenades, les obus, les tombes même éclatent. Tout saute, c'est un volcan qui crève. La nuit en éruption va nous écraser tous...

Au secours ! Au secours ! On assassine des hommes !

Roland DORGELES, *Les Croix de bois*, 1919

HYPOTHESE DONNEE AUX ELEVES

« Ce texte est extrait d'un roman de Roland Dorgelès intitulé *Les Croix de bois* édité en 1919. Il s'agit d'un texte narratif dans lequel un personnage narrateur raconte une scène de combat en décrivant l'horreur de la guerre. Un groupe de soldats dont le narrateur est attaqué alors qu'il se trouve dans un cimetière ; les ennemis, qui ne sont pas visibles, font feu sur des soldats à l'aide de grenades, de tirs de mitrailleuses et d'autres armes. Tout est détruit autour d'eux, ils n'ont plus de repères, ont des visions de cauchemar. La visée de l'auteur est de dénoncer la guerre qui déshumanise. Ce texte peut faire penser à des lettres ou des carnets de poilus ou à des passages de films sur la guerre ; le lecteur peut être choqué par la violence des images. »

DEROULEMENT DE LA SEANCE

Etape 1 : lecture individuelle puis collective du texte (élucidation du vocabulaire spécifique à la 1ère guerre), lecture individuelle puis collective de l'hypothèse.

Etape 2 : activité en binômes

CONSIGNES : quatre versions du texte vont être projetées. Sur chaque version est surligné un choix d'écriture particulier : nommez le procédé / le fait de langue utilisé par l'auteur et reliez-le à un élément de l'hypothèse.

Le professeur travaille avec quatre transparents ou avec le video projecteur. Les élèves en binômes surlignent au fur et à mesure de la séance sur leur propre texte avec quatre couleurs différentes les quatre choix d'écriture mis en valeur.

Au terme de l'analyse de chacune des versions, le professeur demande à chaque binôme de repérer quel passage du texte n'a pas été traité, quel est son intérêt et en quoi l'analyse de ce passage permettrait de compléter l'hypothèse de lecture initiale.

Etape 3 : mise en commun

COMPTE RENDU DE NOTRE ESSAI

Nous reproduisons ci-dessous les réponses attendues et les réponses proposées dans l'essai effectué, ainsi que les réactions des élèves.

VERSION 1-

Rappel des éléments surlignés : *attaquent* (l.1), *attaquent* (l.6), *pue*, *découvrent*, *assassine*

On attend que les élèves s'interrogent sur l'emploi du présent (présent d'énonciation, présent de narration, présent de vérité générale). Ce choix d'écriture permet d'étayer certains éléments de l'hypothèse : la justification du fait qu'il n'y a « plus de repères » (sentiment de confusion), que les soldats « ont des visions de cauchemar » et la mise en lien du dernier présent avec la visée dénonciatrice du texte puisque l'énonciateur intervient dans le récit. Le choix du présent de narration permet aussi de justifier dans la première partie descriptive de l'hypothèse le type textuel.

Les élèves font cependant d'autres propositions. Ainsi certains binômes identifient l'emploi du mode indicatif qui donne une dimension plus réelle au texte. D'autres estiment que le choix du présent comme temps de base crée un effet de proximité des événements avec le lecteur. On observe que très vite lors de la mise en commun les élèves ne s'en tiennent pas à l'hypothèse de lecture proposée (voir bilan).

VERSION 2-

Rappel des éléments surlignés : *le cimetière*, *les fusées rouges*, *cela*, *quelqu'un*, *un homme*, *on*

On attend que les élèves repèrent que les éléments surlignés sont en fonction de sujet puis qu'ils s'interrogent sur la catégorie grammaticale des sujets choisis : groupes nominaux (introduits par des articles définis ou indéfinis et suivis de noms d'inanimés ou d'un nom générique) et pronoms (de différentes catégories). Cette identification conduit à étayer l'idée d'une « guerre qui déshumanise » : aucun sujet ne désigne les soldats et il n'y a pas de noms propres.

Les élèves prennent alors conscience qu'analyser un texte, c'est voir ce qu'il y a mais aussi ce qu'il n'y a pas... Ce repérage renforce également le sentiment que le texte acquiert une dimension générale et peut faire penser à « des lettres ou des carnets de poilus ou à des passages de films sur la guerre ».

VERSION 3- Les éléments surlignés intègrent tous le pronom « on ».

On attend que les élèves nomment la catégorie du pronom et s'interrogent sur ce qu'il représente. L'omniprésence du pronom « on » accentue l'idée de déshumanisation.

Les élèves observent que l'utilisation du pronom « on » ne permet pas au lecteur d'identifier les personnages : lui-même n'a plus de repères. Certains plus experts sont capables de justifier dans l'hypothèse l'emploi des formules indéfinies telles que « **une** scène de combat », « **un** groupe de soldats », « **des** soldats ».

VERSION 4-

Rappel des éléments surlignés : *le cimetière hurle de grenades, une mitrailleuse glisse sous une dalle comme un serpent et se met à tirer, le cimetière semble vomir des flammes, c'est un volcan qui crève*

Nous avons volontairement choisi de placer l'étude des images ou figures d'analogie à la fin du dispositif afin de montrer aux élèves que l'on peut étayer une hypothèse sans convoquer d'emblée et systématiquement la catégorie des figures de style / rhétoriques et que les autres faits de langue fournissent, eux aussi, des indices utiles à la formulation de l'hypothèse.

Si tous ne parviennent pas à distinguer personnification, métonymie et métaphore, la classe s'accorde sur « l'horreur de la guerre » qu'évoquent ces images, lesquelles peuvent « choquer » le lecteur par leur violence comme le signale l'hypothèse proposée.

Certains élèves jugent cependant que ces images sont excessives, que l'auteur exagère et que le texte perd en vraisemblance et en crédibilité. Au fur et à mesure de la séance et lors de la mise en commun un sentiment de frustration est ainsi perceptible : comment s'approprier une hypothèse de lecture que l'on n'a pas soi-même élaborée ?

Au terme de cette mise en commun

Comme cela leur a été demandé dans la consigne de travail, les élèves doivent pouvoir observer que, dans chaque version proposée, l'un des paragraphes du texte ne possède aucun élément surligné :
« *Et, aplatis contre le talus, des hommes lancent toujours des grenades, sans s'arrêter, de l'autre côté du mur. Par-dessus le parapet, sans viser, les hommes tirent. Toutes les tombes se sont ouvertes, tous les morts se sont dressés, et, encore aveuglés, ils tuent de la nuit ou des hommes.* »

Or ce passage montre que le texte acquiert une dimension fantastique. Ce glissement peut surprendre le lecteur et aurait pu apparaître dans la formulation de l'hypothèse.

D'un point de vue méthodologique, ce dernier moment de la séance sert à montrer aux élèves que l'activité d'étayage permet aussi d'aller plus loin dans l'interprétation.

Des élèves proposent de rajouter que « la violence de la guerre est telle que tous les soldats perdent la raison et sont condamnés », « la guerre est un engrenage qui transforme les hommes en automates », « les soldats épuisés ne savent plus pourquoi ils tirent », et que « le texte évoque aussi l'absurdité de la guerre ».

ANALYSE DE L'EXPERIMENTATION

Ce dispositif oblige l'élève à ne pas aborder le texte dans sa linéarité mais à entrer dans le détail du texte : il engage une activité de « micro-lecture » qui l'incite à scruter le jeu du signifiant sans avoir d'emblée recours aux instruments d'analyse convoqués habituellement.

Ce travail a permis de montrer aux élèves que les faits de langue peuvent être au service :

- de la visée que l'auteur assigne à son texte (figures de style, modalisation, dimension axiologique du lexique...),
- de l'organisation du texte (temps verbaux, substituts, connecteurs...),
- de la phrase (structure de la phrase, ordre et fonction des mots, mise en relief, types et formes de phrases...).

Ainsi on observe que les élèves identifient immédiatement les images mises en valeur dans la version 4 mais ne portent pas spontanément leur attention sur la fonction grammaticale des éléments surlignés dans la version 2. La séance proposée leur permet de rompre avec l'habitude d'un relevé routinier de procédés.

Cependant, dans cette activité, l'élève adopte une posture « INTRA » : le texte est considéré comme un objet de langage. Pour autant, il ne s'agit pas de céder à une tendance formaliste et d'« enfermer » la lecture littéraire en focalisant uniquement l'attention des élèves sur la nature linguistique du texte. Étayer sa lecture ne consiste pas uniquement à repérer des faits de langue et l'on peut avoir recours aux ressources attenantes au littéraire (les notions de genre et de registre, de cliché et de stéréotype par exemple...) et aux référents culturels (biographie des auteurs, histoire des mouvements littéraires...).

La variété des ressources utilisées pour étayer une hypothèse est ainsi un critère de progression de la 6ème à la 3ème.

Proposer de se confronter à une hypothèse de lecture déjà formulée met mal à l'aise certains élèves. Ceci est dû souvent aux pratiques courantes qui ne mettent pas l'élève lecteur en confrontation avec le travail d'autres lecteurs. L'hypothèse proposée, incomplète et perfectible, leur permet d'adopter une attitude critique et l'activité d'étayage les conduit à reformuler et/ou compléter l'hypothèse proposée. C'est l'occasion de rappeler que le lecteur est au cœur de la démarche interprétative, qu'il est nécessairement présent dans l'activité de commentaire. C'est aussi l'occasion de leur montrer que, plus ils maîtrisent la compétence d'étayage, plus ils sont à même de complexifier leur hypothèse.

PISTES POUR D'AUTRES DISPOSITIFS

Pour que l'élève parvienne à étayer une hypothèse de lecture de manière autonome, il faut envisager un apprentissage progressif depuis la classe de sixième et des dispositifs didactiques variés.

Voici quelques pistes à enrichir :

- proposer plusieurs hypothèses de lecture sur un même texte et demander à chaque élève d'en choisir une et de justifier son choix en étayant l'hypothèse choisie ;
- étayer une hypothèse dont certains éléments sont erronés ;
- retrouver des faits de langue qui ne sont pas repérés dans le texte mais seulement cités comme étant présents ;

- donner un texte qui porte les marques du travail de repérage effectué par le professeur (termes encadrés, soulignés, flèches, accolades...) et demander aux élèves d'élucider ce codage et de lui donner sens pour interpréter le texte.

On peut enfin aider les élèves à prendre conscience de l'intérêt de l'étayage en pratiquant la lecture de l'image.